



Israel, una resurrección, Colección « Esquemas », n ° 94 by Julián Marías

Review by: Alain Guy

Les Études philosophiques, No. 2, DES MODES EN PHILOSOPHIE (AVRIL-JUIN 1969), pp. 248-249

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20845533>

Accessed: 22/06/2014 01:10

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Les Études philosophiques*.

<http://www.jstor.org>

Gregorio MARAÑÓN, *Obras completas*, t. IV : *Artículos y otros trabajos*, recopilación de textos y notas por Alfredo JUDERÍAS, Madrid, Espasa-Calpe, 1968, 1 vol. de 25 × 19 cm, 196 p., relié, avec une photographie.

Le tome IV de cette splendide collection des *Œuvres* du grand médecin-philosophe espagnol est digne des précédents. La première section (p. 9-1076) recueille 221 articles, rangés dans l'ordre chronologique ; la seconde (p. 1081-1109) rassemble 47 notices nécrologiques ; la troisième (p. 1113-1185) réunit 102 recensions. On y lira, avec intérêt, les pages consacrées à l'intersexualité (p. 221-231) — thème favori de l'auteur —, à l'émotion, à la main, au bruit dans la nature, à Luis de León, à Balme, à Unamuno (p. 319-325, 925-929 et 1081-1082), à Ortega y Gasset, à Pavlov, à Marie Curie (prenant part au Congrès de Médecine de Madrid, en 1919), au mythe de Don Juan, aux *fueros* universitaires, à la jeunesse (dont le critère est de « faire face » aux difficultés), à Machiavel (que Marañón n'aime pas) et à la notion de Révolution. Sous l'angle historique, on remarquera les souvenirs sur la guerre civile d'Espagne (vue par un libéral, indépendant de tous les partis, quoique ayant fondé la République), sur l'entrée des Allemands à Paris en juin 1940, sur l'infortunée région des Hurdes, sur Maurice Legendre (ancien directeur de la « Casa de Velázquez »), sur Castelar, sur Galdós, sur J. Cocteau en Espagne, sur le recteur Gustave Roussy, etc. Citons quelques formules glanées parmi ces nombreux textes : « Je ne crois pas que de la discussion jaillisse la lumière. La lumière, du moins en biologie, vient de la méditation, de l'observation et de l'expérimentation » (p. 221) ; « Les révoltes les plus efficaces sont celles des hommes tranquilles » (p. 250) ; « Quand les siècles sont d'or, c'est parce que Mars, le dieu du fer, a laissé tomber son manteau » (p. 421) ; « Dans la vie, il n'y a que l'automne de l'homme qui soit transcendant » (p. 990).

Alain GUY.

Julián MARÍAS, *Israel, una resurrección*, Buenos Aires, Ed. Columba, 1968, Colección « Esquemas », n° 94, 1 vol. de 20 × 13 cm, 64 p., avec une illustration.

Invité par l'Académie des Sciences et des Humanités d'Israël, l'auteur a effectué, en été 1968, un court séjour au pays du sionisme, dont il a rapporté un souvenir enthousiaste. « La force du peuple juif réside dans la capacité qu'il possède de ne pas se consoler. Sa perpétuelle non-acceptation de la dispersion et de la destruction du Temple, de la perte de Jérusalem, lui a conservé son identité et lui a permis de continuer à être *le même*, durant presque deux millénaires » (p. 9). Le philosophe espagnol applique la souple méthode d'Ortega y Gasset à l'analyse caractérologique et socio-historique des Israéliens, dont les aptitudes ont été affinées par les conditions ingrates de leur existence. Une chose seulement inquiète Marías : les Juifs ne vont-ils pas perdre leur originalité, à force de devenir un État comme les autres ? Traditionnellement levain dans la pâte, ils sont maintenant à leur tour une *masse*... Dans cet excellent portrait du nouvel État juif, on regrette,

cependant, l'absence de toute référence au problème politique aigu des rapports israélo-arabes ; il est permis également de ne pas partager le jugement péjoratif formulé à l'égard des *kibboutzim*, porteurs de la glorieuse promesse socialiste.

Alain GUY.

Karl MARX, *Œuvres, Économie*, II, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, édition établie et annotée par Maximilien RUBEL, in-12, CXXXII et 1 970 p. Prix : 65 F.

Dans un premier tome édité dans la même collection, Maximilien Rubel nous avait donné la partie de l'*Économie* que Marx avait publiée ; ce second volume est réservé à des écrits que Marx avait l'intention de revoir avant de les confier à l'éditeur. Les 1 594 pages de texte nous présentent donc des matériaux destinés à des livres que Marx n'a pas eu le temps d'écrire ; il n'en demeure pas moins que tous ces textes sont essentiels et particulièrement éclairants pour comprendre, non seulement la genèse de la pensée de Marx, mais encore le but qu'elle vise. Or, la plupart de ces traductions — traductions inédites que l'on doit à Rubel, à Jean Malaquais, Claude Orsoni, Michel Jacob et Suzanne Voute — sont des traductions de textes qui n'avaient jamais vu le jour et qui ont été faites d'après les autographes de Marx conservés à Amsterdam. Nous sommes donc en présence d'un volume qui nous présente des textes neufs et inconnus puisque, on le sait, une édition véritablement complète des œuvres de Marx reste toujours à faire. Tous ces matériaux sont présentés selon l'ordre chronologique de rédaction, à l'exception des brouillons destinés au livre III du *Capital* qui, bien que rédigés avant ceux prévus pour le livre II, ont été placés après ceux-ci à leur ordre logique. Ce recueil est suivi de notes fort nombreuses, d'une bibliographie et d'un très précieux index des idées.

On sait que beaucoup de marxistes cherchent à « faire parler » les textes de Marx en substituant différents pathos philosophico-idéologiques à ce que ces textes disent ; Maximilien Rubel laisse la parole au texte mais il nous rappelle dans son introduction et dans un substantiel « avertissement », l'idée directrice de sa thèse : *Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle* (Paris, 1957). Pour Rubel, Marx, à aucun moment de sa carrière, n'a appartenu au marxisme et l'auteur nous renvoie à cette adresse de Engels aux premiers disciples français : « Le soi-disant « marxisme » en France est, certes, un produit tout à fait particulier, à telle enseigne que Marx a dit à Lafargue : « Ce qu'il y a de certain, c'est que moi je ne suis pas marxiste » » ; on nous invite ainsi à comprendre que l'*Économie* de Marx doit être intégrée à l'intérieur de la vision éthique du monde dont Marx est parti, car, non seulement le *Capital* n'est qu'une partie d'une œuvre scientifique inachevée, mais l'œuvre scientifique elle-même fait partie d'une vision du monde qui ne se réduit nullement à elle. Le socialisme de Marx ne repose pas sur la nature scientifique de son *Économie* plus que contestable, mais il s'appuie tout entier sur des prémisses éthiques. Si Marx s'est mis à l'étude de l'économie c'est afin de pouvoir manier la dénonciation d'un mal qui asservit l'homme, « l'intuition de ce mal Marx l'a eue avant d'en avoir la certitude théorique, avant même d'élaborer l'étude de l'économie politique ». Marx